

Patrick BOUCHERON

## Passer du je au nous

L'histoire est un savoir robuste. Elle repose sur un socle épais de traditions et d'habitudes et la constance des attentes sociales qui l'animent et des usages politiques qui la contraignent rend les débats disciplinaires, ou du moins leur expression publique, désespérément répétitifs. Qu'on s'en exaspère ou qu'on s'en satisfasse, c'est ainsi. Ceux qui veulent faire de l'exercice de l'histoire une pratique indocile, inventive ou simplement agile doivent savoir qu'ils le feront toujours à contre-pente de cet usage majoritaire, et qu'ils seraient d'ailleurs bien inspirés de ne point trop s'en plaindre, puisque c'est précisément la solidité de cette assise qui leur assure ultimement, au regard de la société qui les emploie ou les supporte, un relatif confort professionnel – du moins si on le compare à la situation bien plus précaire ou en tous cas plus critique des autres sciences sociales.

Ce n'est donc pas seulement parce qu'ils travaillent à se persuader qu'aujourd'hui n'a pas toujours raison sur hier que les historiens demeurent respectueux des générations antérieures. C'est aussi parce que leurs méthodes n'ont, dans le fond, guère changé depuis que la professionnalisation du métier d'historien l'a stabilisé comme une « science normale ». Qu'ont-ils vraiment à redire à *L'Introduction aux études historiques* (1898) de Charles-Victor Langlois et Charles Seignobos ? Enseignent-ils si différemment que cela la méthode de leur discipline ? S'ils aiment à se rassembler sous l'ombre bienveillante de la figure tutélaire de Marc Bloch qui fustigea avec vigueur les raideurs et les étroitesse du positivisme, on pourrait dire qu'aujourd'hui encore, les historiens travaillent avec Seignobos et rêvent avec Michelet – ou, pour l'exprimer dans les termes de ce présent ouvrage, travaillent avec la génération 5 et rêvent avec la génération 1.

Il conviendrait bien entendu de remonter plus loin encore. Si Thucydide n'est assurément pas notre contemporain, depuis quand pouvons-nous dire « nous les historiens » ? Et y a-t-il même un sens, pour les historiens, à s'exprimer à la première personne du pluriel en se revendiquant d'un nom collectif, générationnel ou pas ? Cette question engage la conscience de soi, et la possibilité d'en faire l'examen critique, ce qui est, à y bien réfléchir, la seule innovation d'importance que les *baby-boomers* aient ajoutée à l'arsenal méthodologique des générations précédentes.

## GÉNÉRATIONS CONTEMPORAINES. AU MIROIR DE L'EGO-HISTOIRE

Une innovation à laquelle on se soumet sans vraiment la comprendre, faute d'avoir explicité les rapports qu'elle entretient avec les grands renversements épistémologiques du début du xx<sup>e</sup> siècle – en psychanalyse comme en science physique, en littérature comme en peinture – qui tous ont en commun de mettre radicalement en cause la possibilité d'un point de vue stable, neutre ou impavide sur le monde.

Mais il y a plus : depuis que l'effort autoréflexif s'est imposé comme une sorte d'obligation professionnelle pour la validation académique des carrières historiennes, l'ego-histoire prend le plus souvent la forme d'un exposé des motivations : qu'est-ce qui, dans votre vie, vous a fait historien et comment êtes-vous devenu le sujet de votre sujet ? Ou encore : quelle histoire vous a fait pour que vous fassiez l'histoire que vous faites ? Mais la question symétrique n'en est pas moins pertinente et l'on serait aussi en droit de demander : qu'est-ce que cela vous fait, dans votre vie, d'être historien ? Et notamment : de quelle déformation professionnelle se paie l'exercice de votre métier ?

Je serais pour ma part bien en peine de répondre à cette question, travaillant minutieusement, sinon à cloisonner mon existence professionnelle, du moins à ne pas trop faire d'histoires avec l'histoire que je fais – ce qui est une autre manière de considérer que tout récit d'un parcours professionnel est rigoureusement mensonger dès lors qu'il se contente d'égrener les étapes institutionnelle d'une vie académique abstraite ou ascétique. Il faut, pour faire de l'histoire, bien autre chose que de l'histoire. Et on ne peut se contenter d'être historien pour le devenir – ou pour travailler à le rester, car rien n'est acquis en la matière. Est-ce à dire que l'ego-histoire n'est rien d'autre qu'un récit de vie ? De fait, la plupart de ceux qui s'y sont essayés se contentaient de livrer des souvenirs. Mémemorialistes improvisés, ils ne faisaient pas vraiment leur métier en se prenant eux-mêmes pour objet d'histoire, ne serait-ce que parce qu'ils n'enquêtaient jamais sur les archives, publiques ou privées, qui pourraient documenter leur existence, alors que l'interrogation critique sur la production, la transmission et la conversation documentaires reste le moyen le plus sûr de caractériser la méthode historique.

Voici pourquoi je fais sans doute un bien piètre égo-historien. Cultivant un rapport désinvolte et désordonné à mes propres archives, j'ai toujours été négligent avec l'histoire de ma propre famille, je ne suis guère passionné par le passé ni transporté par l'ardeur patrimoniale, je fuis les cimetières, et si je me dis parfois qu'on devient historien pour restaurer le désir d'une filiation brisée ou du moins d'un héritage inachevé, c'est peut-être simplement parce que, mauvais élève à l'école du temps perdu, j'ai mal fait mes devoirs de mémoire. En 2009, au moment de me soumettre au rituel universitaire de l'Habilitation à diriger des recherches, je tentais de subvertir l'exercice académique en refusant de feinter avec cette conduite sans croyance. Pourquoi ne pas jouer le jeu, en toute franchise sinon en toute innocence, espérant ainsi en dévoiler quelques contradictions ? Ce fut toujours ma manière avec les obligations institutionnelles : les prendre au sérieux pour les rendre habitables, ne pas les heurter de front mais s'accorder avec elles toutes les libertés qu'elles prétendent exiger de nous, pour ainsi entretenir avec elles un rapport loyal mais délié.

En relisant le livre qui en résulta, *Faire profession d'historien* (2010), j'y reconnais une colère rentrée qui me surprend sans m'étonner tout à fait. Cela aurait pu être le manifeste d'une rupture, au moment où je désespérais d'une institution universitaire confrontée à sa propre impuissance à défendre ses valeurs et ses modes d'existence, en un mot sa liberté. La mienne n'était nullement en cause, bien au contraire : la crise des recrutements universitaires confortait la position de ceux qui étaient déjà en place à mesure qu'elle décevait les espérances de ceux qui ne l'étaient pas. Il n'est pas si difficile qu'on le pense de se révolter contre une injustice dont on profite personnellement, mais il est plus compliqué qu'on le croit de le faire avec distance et dignité. Le moyen que je trouvais alors était de ne pas renoncer, mais au contraire de chercher les moyens de rendre ma situation serviable à d'autres que moi – et c'est ce plus que soi, qui n'est en aucun cas un « je » au pluriel, mais en est comme le débord, que j'appelle ici, provisoirement, « nous ». Rien de grandiose ; juste une série de petits gestes conséquents. En l'occurrence ici : publier ce texte, et en faire un livre qui inaugurerait une série d'autres livres (la collection « Itinéraires » aux Editions de la Sorbonne), proposant modestement mais obstinément un travail d'émancipation par l'explicitation des pratiques.

Exprimant l'intime pour l'excéder, faisant récit d'une tentation de la défection qui pouvait retremper le désir d'un engagement commun, ce texte – que je suis bien incapable de reprendre ici, même sous forme abrégée – tâchait de se frayer un passage du je au nous en évitant l'identification générationnelle. Lorsque je l'abordais, c'était pour en dire ceci, et uniquement ceci : « Un effort authentique de réflexivité critique passe aussi par l'inscription dans une génération. Je n'ai pas beaucoup d'indulgence pour la mienne, qui a glissé sur le haut d'une vague de recrutements universitaires relativement peu sélectifs – elle n'est pas la seule, et fut précédée par bien d'autres – et qui s'est évidemment empressé d'oublier les conditions exactes de son entrée dans la carrière. Cette génération prend les commandes aujourd'hui, pleine de superbe, confortée d'une certaine manière par la crise universitaire. Elle n'a pour l'instant pas proposé grand-chose d'autre intellectuellement qu'une inventivité très chichement dosée, et en tout cas inversement proportionnelle à sa soumission à l'institution qui l'a choyée et brutalise les plus jeunes ».

Si j'affronte ici le ridicule de l'autocitation, c'est parce qu'une telle assertion – inutilement agressive, j'en conviens bien volontiers – m'a longtemps retenu (et au moment où j'écris ces lignes, m'empêche encore) – d'explicitier le rapport que j'entretiens avec ma propre génération. Parce que le métier d'historien consiste tout de même à faire commerce avec les générations anciennes pour lutter contre l'arrogance du présent, et parce que j'ai d'abord retenu de la manière dont on me l'enseigna que l'exercer avec probité exigeait de se rendre continuellement redevable à la jeunesse pour faire front à la tyrannie du passé, j'ai toujours répugné à la revendication d'une quelconque appartenance générationnelle. Lorsqu'il m'arrive de dire « nous », c'est précisément pour la déjouer, évoquant – mais de manière sans doute bien indistincte – un sentiment collectif qui rassemble de bien plus jeunes que moi, mais aussi certains plus âgés, pour peu qu'ils aient en commun ce désir, fait d'ardeur et de lenteur, de

## GÉNÉRATIONS CONTEMPORAINES. AU MIROIR DE L'EGO-HISTOIRE

lester notre contemporanéité d'un temps plus souple et plus divers, fait de retours et d'élans, ne se laissant pas circonscrire par des généalogies faciles, un temps hétérogène et accueillant à tout ce qui le déborde – le temps, en un mot, de la transmission.

Alors reprenons. Je suis né à Paris en 1965, l'année où paraissaient, en France, *Lire le Capital* de Louis Althusser, *Mythe et pensée chez les Grecs* de Jean-Pierre Vernant, *Les Choses* de Georges Perec ou *Les Fleurs Bleues* de Raymond Queneau – disons que cela dessine une tendance. C'était aussi l'année du *Corniaud*, le film de Gérard Oury dont l'imperturbable régularité des diffusions télévisuelles a longtemps servi de métronome à notre vieillissement. Les enseignants, quelle que soit la classe d'âge à laquelle ils s'adressent, disposent s'ils le souhaitent d'une semblable horloge interne, agissant comme un compte-à-rebours des illusions du jeunisme : il leur suffit de mesurer le rendement décroissant des plaisanteries ou des références culturelles qu'ils sont tentés de servir imperturbablement à leurs élèves pour vérifier le fait que chaque année, l'écart générationnel s'aggrave d'un an. Si je m'adresse à de jeunes étudiants aujourd'hui, je peine à leur faire prendre la mesure que je suis né vingt ans seulement après la fin de la Seconde Guerre mondiale alors que trente ans nous séparent déjà de la chute du mur de Berlin.

D'autres, et en particulier ici-même, ont exprimé bien mieux que je ne saurais le dire l'expérience générationnelle de ceux qui avaient vingt ans au milieu des années 80. Il me semble que le temps était alors écrasé par l'omniprésence de cette Génération qui se prétendait majuscule, exigeant de la jeunesse qu'elle se tienne sagement au spectacle de son désarroi. On comprit bien plus tard combien la révérence obligée dans le souvenir de ces jours glorieux, outre le fait qu'elle empêchait de considérer la puissance et l'effervescence de l'événement 68, forçait tout à chacun à vivre dans la périphérie lointaine d'un autrefois point trop éloigné, mais déjà révolu. Y consentir revenait à laisser dévier le cours de nos existences par l'inertie d'une masse morte.

Aussi, s'il fallait en un mot caractériser à quelle génération j'appartiens malgré tout, et l'exprimer en des termes moraux, je dirais : je suis de la génération qui vit à la télévision la série *Holocauste* (1979) à quatorze ans, et qui la vit avant que nos enseignants ne nous fassent voir *Nuit et brouillard* (1955). On voyait donc pour la première fois quelque chose, en même temps que l'on comprenait qu'il aurait mieux valu ne pas la voir ainsi. En cette même année 1979, Maurice Papon était ministre du budget du gouvernement Raymond Barre, sous la présidence de Valéry Giscard d'Estaing. Vichy, la Guerre d'Algérie : tout venait ensemble, la connaissance des faits et la prise de conscience du conflit des interprétations, le sentiment de l'indignité de l'histoire et le désir de sauver le passé.

J'avais donc vingt ans en 1985 quand sortit au cinéma *Shoah* de Claude Lanzmann, événement bouleversant sans doute, mais dans l'ordre de la représentation. Il faudrait bien des pages pour démêler le nœud intime où s'étrangle choc visuel et vocation historique. Il faudrait surtout que je puisse me l'expliquer à moi-même, au-delà de ce que je sais déjà pour l'avoir écrit ailleurs : commencer des études d'histoire au moment où la crise négationniste mettait à l'épreuve le régime de vérité des historiens, et comprendre du même coup que quelques puissent être leur savoir,

leur talent et leur courage, le combat contre les assassins de la mémoire serait long, difficile et incertain, allait décider de toute ma vie d'historien. Car quand bien même celle-ci serait consacrée à des sujets bien moins graves – ce qui, par contraste, me permettait toujours de ne jamais m'en exagérer l'importance –, elle était tout entière engagée par cette inquiétude initiale, qui lui imposait ce qui au fond m'importe le plus dans ce métier : une alerte constante, et constamment changeante, sur ses formes d'écriture.

Peut-être doit-on prendre au mot Marc Bloch en la matière : s'il est vrai que nous sommes fils de notre temps autant que de nos pères, on doit bien admettre qu'il y a plusieurs manières d'être les enfants des mêmes parents. J'étais pour ma part fils unique et restais longtemps le seul enfant de ma courte famille – un enfant choyé, chérissant sa solitude. J'avais donc quelques bonnes raisons de désirer intégrer des fraternités, tout en me méfiant d'instinct de cette adhésion collective au désir toujours un peu visqueux de faire corps. C'est pourtant très exactement ainsi que l'on décrit le sentiment d'appartenance à cette forme suprême de la génération qu'on appelle la promotion. Pour l'annuaire des anciens élèves de l'École normale supérieure de Saint-Cloud, j'appartiens donc à la promotion 85. J'y accédais à l'issue d'une scolarité en dents de scie, à un moment sans doute particulièrement exaltant de l'histoire de cette institution, qui était sur le point d'oublier la spécificité populaire de son recrutement, mais connaissait de beaux résultats académiques tandis que les métiers de l'enseignement et de la recherche commençaient à être délaissés par les mieux dotées.

Je fus heureux d'être accueilli en si bonne compagnie, au point d'ailleurs de demeurer aveugle à certains de ses travers. A commencer par la domination masculine qui s'y exerçait avec allégresse, et dont je n'ai pris la mesure que tardivement, enfant heureux de la mixité qui croyait naïvement que l'égalité entre les hommes et les femmes était un fait acquis, alors que son exigence aujourd'hui se rappelle à notre bon souvenir, bousculant tout sur son passage – et voici aussi pourquoi, au passage, le temps qui vient s'annonce passionnant.

J'ai longtemps cru que j'aurais envie d'écrire un jour sur cette expérience intense et singulière de socialisation – pourquoi d'ailleurs s'encombrer de ce mot du sociolecte quand il faudrait simplement dire : expérience de vie. Je ne le ferai sans doute pas, tandis que les années s'éloignent et avec elles toute chance de faire comprendre à quiconque à quel point cette manière de passer du je au nous était différente de l'idée qu'on peut s'en faire. Une promotion normalienne serait une alliance indéfectible de détestations et de fidélités par classe d'âge, soudée par un pacte implicite : on se suit, on se soutient, quoi qu'il arrive et jusqu'au bout. Incroyant du patriotisme institutionnel, je me sens totalement étranger à cet idéal de vie, moins par vertu que par dégoût : l'idée qu'on puisse retrouver à la fin de sa vie sur les bancs de vénérables institutions académiques des camarades de promotion qui vous rappelleraient des blagues de votre prime jeunesse me semble être une vision assez exacte de l'enfer.

Pour ma part, j'ai eu le sentiment d'intégrer non pas une génération, mais au contraire une chaîne de transmission, autrement dit de trouver une place dans une histoire en cours. Elle partait de loin : nous lisions pour nous inventer des devanciers

## GÉNÉRATIONS CONTEMPORAINES. AU MIROIR DE L'EGO-HISTOIRE

comme l'on choisit ses ancêtres. On se faisait patiemment contemporains de générations antérieures – et d'abord celles de nos maîtres, qui nous renvoyaient par vagues de lectures successives à celles de leurs propres années de formation. Certains noms propres étaient prononcés pour être révoqués avant même d'être lus – et il faut du temps pour rendre justice à ces auteurs d'un tel affront initial (ce fut le cas, pour ma part, de Fernand Braudel). Mais si l'on peut définir une génération intellectuelle par ce qu'elle a lu, on pourrait tout aussi bien le faire par ce qu'on lui a déconseillé de lire. Et encore ne parle-t-on ici que de l'éclat sec des patronymes quand il faudrait envisager l'écho de leur œuvre. Ainsi le nom de Michel Foucault ne désigne-t-il pas la même chose pour les générations qui entrèrent dans son œuvre par ses livres (ce fut mon cas, lisant *Surveiller et punir* dix ans après sa parution, lorsque je préparais ma maîtrise, et ne m'en remettant jamais tout à fait), par ses articles rassemblés en 1994 dans ses *Dits et écrits*, ou par l'une des publications de ses cours au Collège de France, avec tous les effets retour possible. Je suis pour ma part de ceux qui commencèrent à lire vraiment Pierre Bourdieu à partir de ses *Méditations pascaliennes* en 1998, c'est-à-dire à partir du moment où je le faisais lire à des élèves de quelques années plus jeunes que moi, et qui avaient l'âge où mes professeurs nous parlaient de la *Noblesse d'Etat* (1988) – alors qu'eux-mêmes avaient été formés par leur lecture de la *Distinction* (1979) – et toujours dans le même but : apprendre à se déprendre de nos appartenances, travailler à ne pas se laisser piéger par l'adhésion à nos propres convictions.

C'était il y a vingt ans. En 1998, je soutenais ma thèse de doctorat qu'on s'obstinait à appeler « nouveau régime » tant était prégnante chez nos maîtres la nostalgie de l'ancienne thèse d'Etat. Je venais d'être recruté comme ATER à l'Ecole normale supérieure de Fontenay-Saint-Cloud et me retrouvais être le plus jeune de la bande. Je parle ici des enseignants, puisqu'à l'inverse, j'étais de quelques années seulement plus âgé que mes élèves, parmi lesquels se nouèrent beaucoup des amitiés essentielles qui furent la chance de ma vie. Voici aussi pourquoi je peine tant à m'inscrire dans une génération : celle qui m'importait vraiment me suivait de peu, et je pouvais alors, sans trop de ridicule, y jouer le rôle dont les hasards de la vie m'avaient privé : celui de grand frère. J'ai donc eu la chance de pouvoir, très tôt, admirer des plus jeunes, et aujourd'hui encore, je tâche de me maintenir sur cette lancée d'avoir été poussé en avant vers de plus talentueux que moi.

J'avais déjà connu cette situation quelques années auparavant à l'université de Paris I, puisque je fus de cette heureuse cohorte des premiers allocataires de recherche, venant rajeunir subitement le personnel universitaire, tout étonnés d'accéder ainsi directement à l'enseignement supérieur alors que leurs professeurs, de quelques années leurs aînés, leur présentaient comme inéluctable une étape plus ou moins longue dans l'enseignement secondaire à laquelle ils n'avaient eux-mêmes goûtés que très furtivement. En 2015, mon élection au Collège de France allait me faire bénéficier, une fois encore – et temporairement, cela va de soi –, de l'étrange et paradoxal privilège du dernier né. J'avais cinquante ans, et on me disait, une fois de plus, que j'étais jeune.

C'est agréable à entendre, mais évidemment inexact. Pour ne rien dire du démenti biologique qui n'affecte pas toujours la discrétion qu'on attendrait de lui,

je le mesure à des attitudes, des penchants et des préférences qui, quoi que j'y fasse, me pousse de plus en plus fréquemment sur le versant des générations antérieures. Lorsque j'animais à l'université Paris 1 un atelier d'écriture pour historiens débutants, je pouvais mesurer le temps qui fuit à l'indifférence grandissante, teintée parfois d'hostilité, que faisaient naître des manières d'écrire l'histoire qui avaient enthousiasmé mes vertes années – celle de Georges Duby, par exemple. D'une manière générale, le rapport au livre, dans ses formes les plus matérielles, donc les plus intimes (le fait, par exemple, que la condition étudiante se définissait d'abord pour moi par la nécessité joyeuse de se constituer une bibliothèque), m'apparente sans conteste à un ancien régime de la vie lettrée.

Dans mon rapport à l'objet livre, mais aussi à la langue, et donc par conséquence aux conditions concrètes de l'internationalisation de la vie scientifique et de la programmation de la recherche, je suis irrémédiablement d'avant, et c'est en usant d'une mauvaise foi très ordinaire que je convertis mes insuffisances en refus de principe. Je suis de ceux qui, ayant un peu vécu au XX<sup>e</sup> siècle, connurent une vie d'avant le mail et le téléphone portable, et pour qui apprendre le métier d'historien revenait à accumuler des savoirs aujourd'hui inutiles (naviguer entre les différents fichiers thématiques de l'ancienne Bibliothèque nationale, par exemple). C'est par une commodité de langage que l'on désigne du même nom les gestes et les procédures de la recherche historique de part et d'autre de la révolution numérique, même si, j'y reviens, du point de vue de ses effets épistémologiques profonds sur la méthode historique, cette révolution n'a pas encore produit de bouleversements majeurs. Ici aussi, nos générations ne sont pas plus avancées que celles qui prétendaient leur faire de l'ombre : on attend du nouveau.

Cela fait, à tout prendre, une passion moins désespérante que celle qui consiste à se croire le dernier né d'une génération glorieuse. J'ai certainement exagéré ce sentiment, et j'en ai voulu à ceux qui me l'ont fait exagérer. Voici pourquoi je ne me connais aucune indulgence pour les prophètes du malheur d'être né trop tard, trouvant le moyen de faire survivre leur magistère en entretenant la croyance en un âge d'or révolu. J'ai, pour ma part, tardé à comprendre combien tout ce qu'on nous présentait comme un effondrement catastrophique des grandeurs du temps passé – les « grands paradigmes », les « grands récits », les « grandes heures » de l'édition... – recelait de promesses. Si l'on ne rattrape pas le temps passé, du moins peut-on travailler à ne pas le faire perdre à celles et ceux qui veulent bien vous entendre.

J'avais vingt ans quand Yvon Thébaut et Jean-Louis Biget me délivrèrent cette leçon inoubliable : on ne doit accorder nul crédit aux maîtres qui assènent, nous réclamant silence et obéissance. Nous n'en voulons plus car nous savons désormais nous méfier de nous-mêmes – nous méfier de ce désir d'être ensemble qui peut devenir un besoin ignoble, dès lors que le beau parleur ne contrevient pas à la croyance qu'il suscite, qu'il ne déjoue pas sans cesse l'émotion d'appartenance toujours susceptible de se figer en adhésion à ses propres convictions. Enseigner n'est rien d'autre que cela : apprendre à décevoir les dévots. J'ai désormais l'âge et la situation où il est

## GÉNÉRATIONS CONTEMPORAINES. AU MIROIR DE L'EGO-HISTOIRE

vain d'encombrer ses contemporains par les récits attendris ou faussement ironiques des vieux enfants de sa génération. Passer du je au nous, c'est s'oublier un peu. Car il faut démarrer la mémoire dans une communauté à venir, larguer les amarres pour demeurer en mouvement, s'inquiétant sans cesse d'une manière point trop indigne d'en exercer la responsabilité.